



**YANN ZOLETS**

# LE PETIT CAPORAL



LA  
MANUF



# **LE PETIT CAPORAL**



**YANN ZOLETS**

**LE PETIT  
CAPORAL**

**LA MANUFACTURE DE LIVRES**  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-3855-3190-4

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce qui définit un bon Tchékiste : un homme possédant  
un cœur chaud, une tête froide et des mains propres.

Félix Dzerjinski

Dans ce roman, les vérités se mêleront à la fiction et à  
l'imagination pour veiller à la sérénité et à la tranquillité  
de nos espions.

L'auteur





À Лy, soleil d'une vie...

À Sacha, petite étoile au firmament.



À la mémoire de Georges, un grand homme de l'ombre.



## Prologue

*Un centre pénitentiaire du Nord de la France, août 2021*

La gardienne, armée de son trousseau de clés, frappe avec insistance sur la porte en acier de la cellule avant de l'ouvrir en hurlant d'une voix de crécelle :

— Demoreno! Parloir.

Sally, allongée sur son matelas, regarde hébétée la matonne qui réitère son ordre, puis jette un coup d'œil étonné à Bambi, installée sur la couchette du haut, tout aussi intriguée que sa codétenue.

— Magne-toi, Demoreno, on n'a pas toute la nuit!

Sally n'a pas de parloir prévu aujourd'hui. Max ne doit venir que dans deux jours. Quant à son avocate, son silence dure depuis plusieurs semaines. Qui peut bien avoir sollicité une entrevue non programmée?

Sally se lève péniblement de sa couche. Il y a quelques mois, elle aurait bondi tel un diable hors de sa boîte pour se rendre au parloir. À présent, l'espoir a cédé la place à la désillusion, puis à une profonde tristesse. Sally pleure, recroquevillée sur la paillasse qui lui sert de lit. Elle tient serrée dans sa main une photo d'elle et de Max, prise quelques mois plus tôt à Saint-Malo – le souvenir d'une vie heureuse, où tout semblait si facile, si évident. Son homme lui manque terriblement. Elle se sent si vulnérable sans lui, et le savoir démuni et impuissant face à cette situation cauchemardesque

l'anéantit. L'énergie, qui la caractérisait naguère, l'a quittée au fil des jours. Le désespoir s'est emparé d'elle pour la pousser vers un état de léthargie proche de la dépression. Le reflet de la Sally qui aimait tant colorer ses jolis yeux marron et peindre ses lèvres a déserté les miroirs pour céder sa place à un fantôme plus blême que nature.

— Active un peu, Demoreno, la gardienne a baissé d'un ton et observe nonchalamment Sally nouer les lacets de ses baskets en prenant tout son temps.

— Allez, ma poulette, ramène des clopes si tu peux, lance Bambi à l'adresse de Sally en lui faisant un clin d'œil.

Sally suit la gardienne docilement. Elle croise des groupes de détenues. Certaines vouâtées traînent les pieds, d'autres sont plus bruyantes. Toutes portent à peu près les mêmes vêtements : veste à capuche, pantalon de survêtement et claquettes. Sally et la gardienne traversent la rotonde après avoir descendu les trois étages qui séparent le dernier niveau des cellules du rez-de-chaussée. Cette pièce centrale de l'établissement pénitentiaire forme un carrefour entre les différents couloirs au sol lustré et froid qui mènent aux divers quartiers de la prison. Les murs écaillés bleu délavé accentuent l'inhospitalité – voulue – du lieu. Sally lève la tête vers les quatre étages et les deux filets tendus censés prévenir les chutes, dues aux suicides ou aux règlements de comptes entre détenues rivales. En passant devant les box administratifs, elle repense à son arrivée, neuf mois plus tôt – quelque 270 jours, dont elle tenait un décompte précis il y a peu. Elle se revoit face à une assistante sociale chargée de lui expliquer sa nouvelle situation administrative, discours mécanique et abstrait qui lui avait alors paru si surréaliste. Sally se remémore l'humiliation de son admission : le tutoiement brutal des matonnes dès le premier contact, les questions indiscretes, la prise d'empreintes, la pose photographique avec son numéro d'écrou sous le menton, mais surtout le dépôt de ses objets personnels dans

un sac plastique, en particulier son pendentif en forme de cœur, cadeau de Max dont elle ne se séparait jamais. Puis la geôle d'attente, pièce de trois mètres carrés, sale et nauséabonde, où elle a passé une nuit avant d'être affectée à une cellule définitive. Sally revoit sa première traversée de la prison, encombrée d'un sac poubelle rempli de ses effets réglementaires, sous les quolibets et les moqueries des autres détenues. Et aussi son entrée dans la cellule : neuf mètres carrés, deux couches superposées, une table et deux chaises de jardin en plastique, une télévision d'un autre âge fixée au mur en hauteur, une fenêtre donnant sur la cour de promenade, et au milieu de cet espace exigu, Jessica, alias Jessy, alias Bambi – surnommée ainsi en raison des dessins de sa fille représentant le célèbre faon accrochés aux murs de la cellule. Bambi est une femme forte en apparence, mais d'une sensibilité à fleur de peau. Sally a appris à l'apprivoiser jour après jour. Elle a presque oublié le discours d'accueil haineux de cette femme enrobée aux dreadlocks blond pisseux et aux bras couverts de tatouages bas de gamme, reflets d'une vie de malheur. Sally, la jolie brune aux yeux noisette et aux longs cheveux soyeux, jetée en pâture à cette ogresse malfamée, grande gueule respectée de la prison. Emprisonnée pour le meurtre de son mari, Bambi a écopé de 12 ans ferme, sans aucune circonstance atténuante – la violence de l'acte ayant relégué au second plan les années de maltraitance endurées par cette femme. Bambi a expliqué un jour à Sally, que les gestes déplacés de son salaud d'époux sur sa fille avaient suffi à déclencher une colère accumulée des années durant et qui s'est traduite, un soir de novembre, par une sauvagerie, excessive aux yeux des jurés et de la justice, mais encore insuffisante pour cette mère bafouée.

Bambi a d'abord détesté Sally, et cela, dès la première seconde : trop jolie, trop apeurée, trop innocente en fait... La taulière avait voulu jouer son rôle de méchante et montrer qui était la patronne de ces neuf mètres carrés. Mais en

vain. Le désespoir extrême de Sally et son mutisme ont vite intrigué Bambi, avant de l'attendrir. Son instinct maternel a repris le dessus et, au bout de quelques jours, les deux femmes ont entamé une cohabitation pacifique et adopté un *modus vivendi* simple et pratique, équitable bien que dicté par Bambi.

La gardienne et Sally passent devant les ateliers de confection – cinq heures quotidiennes et un salaire symbolique de 200 euros pour dédommager les victimes et effectuer des achats divers; cinq heures à assembler des sacs pour des grandes marques de cosmétiques : plus un passe-temps qu'autre chose, juste un moyen de fuir la claustrophobie de la cellule. Sally a préféré cet atelier à la pratique du sport, organisée dans la prison par un maton décérébré surnommé Big Jim – obsédé sexuel notoire, excité par le fantasme des jeux érotiques entre détenues. Les salles de prières ne l'ont pas non plus attirée; athée jusqu'au bout des ongles, les discours prosélytes des prêtres et autres imams ne lui auraient été d'aucun secours.

Les deux femmes s'arrêtent devant le sas donnant accès aux parloirs. La première porte s'ouvre après les mesures d'identification demandées par une voix monocorde, sortie d'une petite enceinte fixée sous une caméra de vieille génération. Une fois le sas franchi, la matonne désigne à Sally le parloir numéro quatre.

Un homme d'une cinquantaine d'années est assis de l'autre côté d'une vitre de sécurité au verre épais et rayé. Il lève la tête à l'arrivée de Sally et lui adresse un sourire gêné. Il veut se lever par politesse, mais se ravise, trouvant le geste déplacé. Sally prend place sur une chaise en plastique blanc, d'une propreté douteuse.

Au bout de quelques secondes d'un silence embarrassant, l'homme entame la conversation.

— Bonjour, Sally, je suis le colonel Philippe Lestang, chef du bureau des affaires réservées de la DG.



Sally l'observe avec insistance, sans répondre, en imposant un silence vite pesant pour le militaire.

— Je sais ce que vous devez penser..., reprend le colonel, que Sally coupe calmement.

— Comment pouvez-vous un seul instant imaginer ce que je ressens ? Je vous ai attendu durant des semaines.

— Vous savez...

Sally poursuit sur le même ton calme, privant son interlocuteur de la possibilité de s'exprimer.

— Vous m'avez emprisonnée et abandonnée dans cet enfer, sans me laisser la moindre chance de me défendre... Je vais retourner dans ma cellule. Mais avant cela, sachez que je n'éprouve plus pour l'institution que du dédain. Si vous êtes là aujourd'hui, c'est que vous savez que le procès approche et que vous cherchez à protéger votre administration. Vous êtes venu m'offrir un arrangement dont vous seul avez le secret et les moyens. Une promesse de remise de peine contre mon silence. Je sais aussi ce dont vous êtes capable. Mais je suis bien entourée, ici. Des paumées comme moi qui ont tout perdu et qui sauront me protéger.

Sally se lève en repoussant doucement sa chaise, le visage fermé ; une indifférence non feinte qui lui permet de garder un minimum de dignité. Elle sait bien que, le cas échéant, elle ne bénéficierait d'aucune protection de la part de ses codétenues – certaines tueraient pour un régime de détention amélioré, voire une libération anticipée. La grande majorité d'entre elles ne bougera pas le petit doigt pour lui venir en aide. Seule Bambi pourrait tenter de la défendre. Elle ne trouvera pas non plus de soutien auprès de l'administration pénitentiaire, peu encline à rompre la paix sociale dans la prison et laissant parfois le règlement intérieur s'adapter au code des détenues. Sally sait que les 140 gardiens de la prison n'ont pas embrassé cette profession par vocation et qu'une partie d'entre eux se laissera volontiers acheter par les détenues. Elle ajoute :

— Dites à vos chefs tout le mépris que j'éprouve pour eux.

Sally se dirige vers la porte du parloir pour appeler la surveillante lorsque, soudain, Lestang reprend la parole :

— Je sais qui est le Petit Caporal.

La phrase prononcée avec assurance par le colonel a l'effet d'un direct au foie pour Sally, qui reste immobile durant de longues secondes sans se retourner vers son interlocuteur.

— J'ai besoin de vous pour le faire tomber.

Sally sent le sol se dérober sous ses pieds. Sa tête tourne et le vertige la saisit. Elle se raccroche au dossier de la chaise et prend une grande inspiration en fermant les yeux. La honte de son arrestation et le désespoir causé par son incarcération remontent du plus profond de son corps et enflamment ses organes. Sally pourrait pleurer, rire ou hurler. Mais elle se retourne avec lenteur en tentant de maîtriser ses émotions, puis s'assied. Lestang n'a pas bougé ; il observe la jeune femme qui dissimule mal son bouleversement.

Sally respire longuement pour retrouver ses esprits, puis fixe son interlocuteur.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux que vous me racontiez votre version de l'histoire, dans le moindre détail et sans omettre aucun élément, aussi anodin soit-il à vos yeux.

Sally esquisse un sourire narquois et désabusé.

— J'y gagne quoi ? Vous allez me faire sortir, si je vous aide ? Si vous êtes ici, c'est que vous êtes dans une impasse... et sans appui.

— Je ne peux rien vous promettre. Mais je suis votre dernier espoir de sortir libre de cette prison.

Sally frotte ses mains jusqu'à les tordre et baisse le regard. Les événements sont encore si présents et si douloureux dans sa mémoire. Ils défilent à nouveau devant ses yeux. Comment oublier cette machination qui l'a précipitée dans un abîme de souffrance et de solitude ?

Elle prend une franche inspiration avant d'entamer son récit.

— OK. Je m'appelle Sally Demoreno. Capitaine Demoreno, de l'armée de l'Air. Je suis incarcérée en attente de mon jugement pour le meurtre d'un officier de police... que je ne me rappelle pas avoir commis.



*Sous-marin nucléaire d'attaque Émeraude, Méditerranée occidentale, août 2019*

— Quel fils de pute ! Il est où, nom de Dieu ?!

Le capitaine de frégate Yves Lepetrec reste calme en apparence, mais il peine à contenir sa colère et jure entre ses dents. Un tic nerveux fait trembler sa joue de façon désordonnée, ce dont l'équipage pourrait s'amuser si la situation actuelle n'était pas aussi tendue. La lumière rouge qui baigne le sous-marin donne à son visage l'apparence d'un démon japonais, ressemblance accentuée par d'épais sourcils noirs et des cheveux coupés en brosse. En temps normal, dès qu'il pénètre dans le PCNO, Lepetrec coiffe par habitude son masque à filtre rouge, semblable à des lunettes de ski, ustensile indispensable pour s'habituer à l'obscurité et garantir une meilleure vision de la surface au périscope. Il ne le retire qu'une fois la manœuvre terminée, l'accrochant au dossier de son fauteuil de commandement. Mais cette nuit, le pacha le saisit d'un geste rageur et le jette sur la table traçante, bousculant les crayons de couleur, le compas et la règle Cras de l'officier marinier en charge du suivi de la navigation sur la carte. Tels des écoliers subissant la foudre de leur professeur lors de la remise des copies, les quinze hommes d'équipage entassés au poste

de combat, dans les quarante mètres carrés du PCNO, n'osent pas relever la tête et se concentrent avec zèle sur leur tâche respective, de peur de subir la colère de leur commandant.

L'exaltation, suscitée par cette chasse à l'ennemi inespérée, a fait place à une profonde frustration. Le commandant a perdu sa proie et il imagine déjà les moqueries des autres pachas et le savon que va lui passer l'amiral commandant l'escadrille. Cet échec lui coûtera son cinquième galon. Cette traque au Russe était un cadeau tombé du ciel – l'occasion rêvée de briller et montrer à tous, surtout à l'état-major, ses talents de chasseur, mais aussi l'opportunité de bâtir une légende, dans les pas de son père, illustre amiral à la retraite et héros de la sous-marine. Il aurait pu aussi enfin se débarrasser de l'exaspérant sobriquet attribué par ses pairs en référence à la protection paternelle dont il a bénéficié durant sa carrière ; il restera « Fiston », pour le plus grand plaisir des fanfarons de l'escadrille.

— Moteur avant deux, 50 mètres, venir au un/trois/zéro...

Le vieux parle lentement, les dents serrées ; l'ordre est répété mécaniquement par l'officier de quart, puis par le quartier-maître assis à la barre du sous-marin. Les trois mille tonnes d'acier du SNA se meuvent lentement et, au bout de cinq minutes, le sous-marin atteint sa nouvelle immersion et son nouveau cap. Le barreur rend compte de l'exécution des ordres à l'officier de quart qui accuse réception par un « bien » prononcé prudemment, par crainte de rompre le silence de mort qui s'est installé dans le poste de commandement. L'atmosphère du local est étouffante, semblable à celle d'un western-spaghetti où se mêlent sueur et tension. À ceci près que le duel n'a pas eu lieu et Lepetrec se sent ridicule et humilié, sous le regard qu'il imagine moqueur de son équipage.

Le commandant se repasse le film des événements. Des renseignements de la DRM ont fait état de la présence d'un sous-marin russe à l'approche du détroit de Gibraltar et un premier bâtiment de guerre français a réussi à capter sa signature audio. Le SNA de Lepetrec a été dépêché en urgence sur place. La signature acoustique du Russe a été retrouvée et confirmée par l'« oreille d'or » du bord, permettant au sous-marin français de pister l'intrus pendant plus d'une heure. Et puis, plus rien ; le Russe s'est volatilisé dans les profondeurs de la mer, comme par enchantement. Les Américains, qui avaient été associés à l'opération, attendent toujours, en embuscade au large de la Sardaigne, le signal des Français. Lepetrec s'imaginait déjà assurer avec brio la passation de la traque à un SNA de l'Oncle Sam, consacrant ainsi le fait d'armes de sa carrière. Mais tout a lamentablement foiré et il se retrouve seul face à cet échec.

Le pacha, transpirant et ruminant, jette un coup d'œil circulaire sur les marins du PCNO – une rangée de combinaisons bleues aux bandes fluorescentes, siglées du réglementaire « Marine nationale » –, à la recherche de la seule personne à blâmer ; son regard se fige sur le maître principal, Christian Delgado, l'oreille d'or de la mission. Il ne l'a jamais apprécié ; tout le rebute chez cet homme : ses yeux de cocker dépressif qui coulent de part et d'autre d'un nez énorme perdu dans une barbe grisonnante et négligée, son allure dégingandée sans prestance, et surtout cette suffisance insupportable que lui confère son expertise. « Oreille d'or, mon cul, oui... » Ce qui aurait peut-être pu rehausser l'estime du commandant, très attaché aux valeurs traditionnelles, c'est la dévotion de cet homme – Delgado ne rate jamais l'office du dimanche matin dispensé par l'aumônier autoproclamé du bord. Mais cela reste bien maigre face à l'échec cuisant que vient d'essayer le sous-marin. Lepetrec avait déjà navigué à quelques reprises avec Delgado et son appréciation générale

sur l'officier marinier oscillait entre moyen et médiocre, évaluation confirmée ce jour. Pour cette mission, il n'a pas eu le choix, faute d'un autre expert disponible. Il a en fait été pris de court, car d'habitude, l'oreille d'or appareille avec eux et, en tant que commandant de SNA, il peut imposer sa volonté. Mais pour cette navigation de trois jours, prévue pour des essais de matériel avant la prochaine patrouille, il a dû organiser un hélitreuillage en urgence pour récupérer Delgado, à son grand désarroi.

Le commandant interpelle l'officier marinier, avec un ton chargé de haine et de reproche.

— Delgado, trouvez-moi ce salopard avant que je vous dégage par les tubes lance-torpilles !

Si l'officier marinier, le nez collé à une batterie d'écrans, un casque high-tech de DJ posé sur la tête, et une oreille dégagee pour pouvoir entendre les ordres, paraît impassible et concentré, il n'en est rien : son sang bouillonne, sa respiration se coupe et il est sujet à une hypersalivation, signe d'une crise de stress aiguë. Après un effort surhumain pour la repousser, il prononce difficilement :

— Rien de rien, commandant, il s'est évaporé.

Le silence règne au sein du PCNO, on pourrait entendre nager du plancton. Le maître principal Delgado ajuste son casque et débute un nouveau tour d'horizon avec les capteurs acoustiques de la base sonar et de la flûte ETBF. La sueur qui ruisselle de son front l'aveugle et coule le long de son torse et de son dos. Il ressent des vertiges et les effets de la constipation chronique dont il souffre depuis le début de cette patrouille s'empirent. Mais la véritable raison de cette montée de stress se cache dans le tour de passe-passe technique qu'il a opéré discrètement, il y a plus d'une heure maintenant.

La cible, un puissant SNA russe de nouvelle génération, a disparu dans les abîmes de la Méditerranée, et le maître principal Delgado en est responsable. L'oreille d'or a hésité



de longues minutes avant d'effacer la signature acoustique du Russe du système informatique. Son doigt a caressé la touche de son clavier pour finalement la presser et valider son action, rendant ainsi inopérants les capteurs du sous-marin. Il lui a ensuite suffi de fournir une fausse indication de gisement d'une autre source sonore, identifiée comme celle du sous-marin ennemi, pour détourner le bâtiment français de la zone d'évolution de sa proie et le tour était joué.

Le pacha se résigne et annonce au commandant en second :

— Rompez du poste de combat. Recalculez-moi toutes les cinématiques possibles de cet enfoiré.

— Bien, commandant.

— Delgado, vous restez à votre poste jusqu'à ce que vous me le retrouviez.

Cette dernière tirade s'apparente plus à l'annonce d'un rapport incendiaire sur la prestation de l'oreille d'or qu'à un véritable ordre. Le pacha est lucide, ils ne retrouveront pas le Russe. Il quitte en maugréant le central opération, faisant aussitôt redescendre la tension accumulée par les marins, présents à leur poste depuis plusieurs heures. L'orage est passé et les visages se détendent.

Maintenant que les regards se sont détournés de lui, Delgado cherche à retrouver sa composition. Il a appris à dompter ces moments où panique et excitation extrême l'envahissent. Discrètement, il entreprend un exercice mêlant introspection et respiration longue qui, dans ces moments de stress intense, l'aide à calmer ses sens. Son souffle et son esprit deviennent plus placides, ses mains sont moins moites. Delgado sait pourtant que l'heure n'est pas au relâchement. Réfléchir, agir avec finesse et précision. Il renvoie poliment le quartier-maître qui lui sert d'assistant. Il doit être seul pour achever le travail et effacer les traces de son acte malveillant ; Delgado le sait, tous les fichiers audio et d'analyse spectrale seront bientôt transmis par

message crypté à Toulon, afin d'être dépouillés par les meilleurs spécialistes du CIRA, situé au sein de l'arsenal et auquel il appartient. Cette opération sera au centre de toutes les attentions, notamment celle de Lepetrec, il peut en être certain.

Le maître principal a vite remarqué que le sous-marin russe était anormalement bruyant ; un léger souffle noyé dans la signature acoustique, inaudible pour un novice, mais qui n'a pas échappé à son oreille affûtée – l'unique fausse note d'une représentation que seul le chef d'orchestre peut entendre. Le puissant calculateur du sous-marin qui analyse les données de l'antenne ETBF avait lui aussi repéré ce bruit parasite en le modélisant sur l'écran de veille par une fine traînée défilante – un changement instantané du référentiel de fréquence du logiciel a permis à Delgado d'effacer cet indice compromettant. Selon son estimation, le sous-marin russe souffre d'un problème sur une de ses lignes d'arbres, juste avant l'hélice : une dangereuse avarie qui aurait pu lui occasionner de graves problèmes sans l'intervention presque miraculeuse de Delgado.

Les journalistes et autres experts maritimes ont pris l'habitude de qualifier un sous-marin de bateau aveugle qui aurait subtilement développé son sens de l'ouïe. Mais ils se trompent ; les oreilles du navire, c'est lui, uniquement lui. Toutes ces merveilles technologiques ne seraient rien sans ce don incroyable que Dieu lui a offert à la naissance, cette faculté auditive hors du commun qui lui permet de capter et de dissocier tous les sons dans le bruit ambiant. Alors, Delgado se demande pour qui se prend ce commandant pour oser le traiter ainsi. Tout cela n'a plus d'importance. Le maître principal a pris sa décision ; cette patrouille sera sa dernière.

L'occasion était trop belle de briller auprès de son officier traitant et de lui demander un bonus substantiel. L'heure de la retraite approche, il doit gérer au mieux le petit pactole

qu'il a réussi à préserver, malgré les dépenses qu'exige sa passion. Delgado se remémore toutes ces soirées de strass et de paillettes, cette excitation incomparable quand la boule tourne à une vitesse folle, ces milliers de lumières multicolores, le claquement des cartes battues par les croupiers avant de glisser sur le tapis de feutre vert... Cette ambiance enivrante, l'envie et l'espoir du gain ultime ont dévoyé son patriotisme. Et puis, que doit-il à l'institution militaire ? Toutes ces années perdues, enfermé dans un sarcophage de métal à attendre, attendre et attendre encore un bruit... Le son, la trace, le scoop qui n'arrive au mieux qu'une fois par an. Delgado ne supporte plus les caprices des différents commandants qu'il côtoie au fil des missions : tous les mêmes, plus ambitieux les uns que les autres, dédaigneux et indifférents à la technicité des oreilles d'or qui se succèdent à bord de leurs sous-marins. Il a beaucoup donné pour la France et ce SNA russe peut bien continuer sa route sans être inquiété, il finira de toute façon par se faire prendre tôt ou tard par les Américains. Le maître principal sait que sa passion du jeu est un péché et il ne manque d'ailleurs jamais de se confesser après chaque nuit passée au casino, mais rien n'y fait... Il a juste appris à contrôler ses écarts et à limiter la casse. Ce méchant travers lui a valu le départ de sa femme et la vente de tous ses biens. Mais tout cela est derrière lui, maintenant, il le sait. Lui, le gosse du Nord, sent que la chance va lui sourire et qu'il va gagner gros...

*Creil, site de la DRM, septembre 2019*

Ce matin encore, Sally regarde avec intérêt l'imposante maquette du SNLE *Le Téméraire*, trônant au beau milieu de l'open space qui l'accueille depuis près de quatre mois maintenant. L'observation du sous-marin fait partie de son petit rituel du matin : un mug de thé à la main, elle salue ses collègues puis elle termine sa tournée par le géant des profondeurs. Cette copie miniature est déjà en soi impressionnante, alors elle n'ose imaginer l'original. Ce tueur de masse à la plastique irréprochable emporte dans ses silos toute l'ambiguïté de la dissuasion nucléaire : de longs missiles chargés de mort et de destruction, et pourtant garants, faute de mieux, d'une forme de paix.

Sally n'a pas regretté ce renfort temporaire au sein d'une cellule qu'elle quittera avec nostalgie. Elle a intégré cette bande de joyeux marins, vétérans d'escales et de séjours plus exotiques les uns que les autres, et toujours partants pour une sortie au pub. Comment les membres de cette tribu d'énergumènes indisciplinés, grivois, tatoués, et grandes gueules peuvent-ils être capables de dompter des monstres d'acier technologiques tels que *Le Téméraire* ? La capitaine de l'armée de l'Air Sally Demoreno a débarqué dans un univers étrange et déroutant : « la cellule de renseignement Atlantique-Méditerranée ».

Sally est rentrée il y a un an du Tchad, où elle a passé deux années comme officier de liaison à l'état-major des forces armées tchadiennes à N'Djamena. Depuis son retour en France, elle n'a pas vraiment retrouvé ses repères ; son affectation en tant que cheffe de section n'a pas comblé ses attentes professionnelles. Les sorties dans le désert ont fait place à des cycles de réunions ennuyeuses et souvent stériles ; elle qui souhaitait occuper un poste d'analyste sur des dossiers sahéliens s'est retrouvée à gérer un groupe d'experts en armement, capricieux et psychorigides. Sur le plan personnel, son retour d'Afrique s'est révélé compliqué : un divorce bâclé, bien qu'attendu, et un déménagement dans l'urgence ont entamé son optimisme naturel. Il y a six mois, un rayon de soleil inattendu nommé Max est venu chatouiller sa morosité pour réchauffer son cœur, et lui redonner confiance en la vie. Cette délicieuse surprise du destin a joué un rôle dans son choix de réorienter sa carrière. Sally a décidé de postuler à la DRSD pour se lancer dans une nouvelle aventure : une remise à zéro de compteurs qui n'avaient que trop tourné.

Ce changement radical de cap a été perçu par son chef comme une trahison envers l'institution, et il l'a incitée à terminer ses derniers mois de présence à la DRM dans une autre structure que la sienne. Sally, dépitée, mais résolue, s'est alors portée volontaire pour un renfort au sein de la cellule de renseignement Atlantique-Méditerranée. Par nécessité, certes, mais aussi motivée par sa curiosité intellectuelle : quitter le sable pour la mer, et les avions pour les bateaux.

Sally l'Aérienne s'est tout d'abord sentie dépassée techniquement au sein de sa nouvelle et éphémère équipe. Elle s'est sérieusement documentée pour éviter de paraître novice aux yeux de ses collègues de travail, mais en vain. Elle n'a donc pas échappé au traditionnel stage pour néophytes, organisé durant deux jours sous la houlette de Jean-Marie Bébart,

alias Babar, survivant de la vieille sous-marine et exilé à sa demande au fond d'un obscur couloir du bâtiment. Ancien maître principal désormais retraité, il a connu l'époque des sous-marins classiques à propulsion diesel-électrique, avant de naviguer sur SNA – les premiers lancés par la Marine française. Babar a passé tant d'heures sous la mer que sa vue et son corps en ont souffert. Ses habitudes de fêtard n'ont pas amélioré son état général; un ventre généreux et un nez en forme de fraise témoignent d'une vie remplie d'excès, mais aussi de patrouilles sans fin sous les océans au service de son pays. Jean-Marie a voué sa vie à la Marine: à bord ou en bordée dans les bars à marins, credo si caractéristique des sous-marinières à l'ancienne, ceux qui vivaient en meute, tant sous la mer que dans les boîtes de nuit de Lorient, de Brest ou de Toulon. Rattrapé par l'âge et par son état physique, il a dû renoncer à ce qui était sa raison de vivre. Il survit maintenant à la DRM comme expert sous contrat civil. Coupé de son élément naturel, il partage ses histoires de marin avec qui veut bien l'écouter. Son public se compose surtout de jeunes inexpérimentés, militaires comme civils, que les campagnes sous-marines fascinent autant qu'elles les effraient. Sally, initiée et adoubée par le vieux sous-marinier, a ainsi pu revenir la tête haute au sein de la cellule.

Aujourd'hui, la capitaine regarde avec circonspection la pile de dossiers posée devant son ordinateur. Elle peine à rattraper le retard accumulé depuis le départ du précédent analyste, il y a six mois de cela. Sally est en charge des comptes-rendus d'activité militaire maritime en zone Atlantique-Méditerranée des pays de l'OTAN et des autres nations, notamment la Russie, qui occupe une place toute particulière. Sally feuillette machinalement les notes chronologiques en buvant son troisième thé de la matinée quand un rapport, datant de trois semaines, attire son attention.

Il s'agit d'un compte-rendu sur la chasse donnée à un sous-marin russe en zone Gibraltar au mois d'août. Le premier document reprend le rapport d'un navire de surface français, la frégate *Provence*, le premier à avoir capté le signal acoustique du SNA russe. Le rapport présente méthodiquement la succession des événements puis relate le travail et fructueux de l'équipage durant la première phase de la traque. Le second document concerne le compte-rendu du sous-marin français *Émeraude*, chargé de prendre le relais. Le contenu, plus laconique, relate de manière enjolivée, mais factuelle, la perte de la cible par le SNA français, et ce, relativement peu de temps après la passation de relais entre les deux unités de la Marine nationale. Le troisième document provient, quant à lui, des Américains et fait état du dispositif mis en place au large de la Sardaigne après le signalement du Russe par le *Provence* lors de son entrée en Méditerranée, puis l'absence de tout contact avec la cible par les unités américaines. Le rapport de la semaine suivante évoque la présence, avérée et confirmée par des prises de vue satellite, du SNA russe dans la base militaire de Tartous, en Syrie. La source à l'origine du renseignement ayant permis la traque, puis la prise des clichés, est identifiée par un code dont les premiers chiffres désignent la France, mais les suivants suggèrent que l'état-major français n'a pas précisé l'origine exacte de l'information. Sally sait que cette codification particulière sert à couvrir une source de renseignement de la DGSE. Elle n'en reste pas moins dubitative car ce service n'a pas dans ses prérogatives le suivi des vecteurs militaires, tout russes fussent-ils. Sally demeure pensive et reprend le premier rapport à l'origine du dévoilement du sous-marin russe. En le relisant, la capitaine sent qu'il manque un début à cette histoire : la nature de la mission du sous-marin *Émeraude* dans cette zone n'est pas du tout précisée. La présence d'une oreille d'or à son bord est également assez inhabituelle – cette catégorie

d'expert n'étant déployée à bord de ce type de navire que pour des missions bien spécifiques. La frégate aurait-elle pu être missionnée sur la zone en toute connaissance de cause ? Sally repose le dossier et décide de consulter l'activité navale française pour cette période sur le site classifié de la préfecture maritime de Toulon. Elle déroule le listing où apparaissent toutes les unités de Toulon et clique sur le lien hypertexte du *Provence*. Il est indiqué pour la période concernée une mission de surveillance de la zone de pêche sud Portugal-cap Finistère. Pourquoi embarquer un expert de l'acoustique pour ce genre de mission ? Sûrement pas pour traquer la sardine... Sally charge alors l'activité aérienne de la zone pour la même période car une idée germe dans son esprit. Après avoir ouvert les fichiers des plans de vol militaires, elle confirme son pressentiment : un hélicoptère a assuré une liaison entre la base aéronavale de Hyères et le *Provence*, et cela, quelques heures à peine avant la détection du Russe. L'oreille d'or a donc pu être héliportée en urgence vers la frégate ce même jour. Sally décrypte le contenu du message de vacation aérienne et une ligne attire son attention :

PASS/MP DUPRAZ/CIRA – PASS/MP DELGADO/CIRA. « PASS pour passager, MP pour le grade de maître principal, oui c'est sûrement cela, avec le nom de famille... et CIRA... CIRA... pour l'affectation ? » Quelques clics plus tard, elle découvre le sens de l'acronyme. « CIRA : Centre d'Interprétation et de Reconnaissance Acoustique » – la base arrière des oreilles d'or de Toulon ! Bingo ! Sally exulte. Son regard est attiré par une ligne un peu plus bas sur le même message : TRSFT EMERAUDE MP DELGADO/CIRA. Mais oui, bien sûr, un second transfert, comme l'indique l'abréviation TRSFT ! La Marine savait, elle a anticipé la chasse du SNA russe en dépêchant deux experts de la traque acoustique : un sur la frégate et l'autre sur le SNA ! Les marins



détenaient le renseignement sur la présence du Russe et ils l'ont reçu de... la DGSE! Le Service possède donc une source ayant accès aux mouvements des sous-marins russes. Sally s'enfonce dans son fauteuil, satisfaite de sa trouvaille: « Un jeu d'enfant! Je suis vraiment trop forte! »

*Paris, XVI<sup>e</sup> arrondissement, octobre 2019*

Sacha attend Sloukh18. Il ne l'aime pas, mais il reconnaît le don rare que la nature a offert à cet homme, une faculté étonnante qui n'a d'égal que son vice.

Peu de personnes trouvent grâce aux yeux de Sacha, conséquence inéluctable d'une vie de solitude et de clandestinité, mais aussi reflet de sa nature – autant de facteurs qui l'ont rendu définitivement misanthrope. À bien y réfléchir, il éprouve plus d'indifférence que d'aversion envers ses semblables ; le respect d'autrui l'a quitté peu à peu, telle l'eau par une petite fuite que l'on néglige de colmater.

S'il n'a connu ni la vie de couple, ni la paternité, ni même l'amitié, Sacha reste un fin connaisseur de la nature humaine, qu'il observe et qu'il manipule d'une main de maître ; paradoxe qu'il a su exploiter depuis toujours et qui a façonné son savoir-faire. Sacha sait qu'il renvoie l'image d'un être marginal et inquiétant, cela le satisfait ; un personnage que l'on redoute et que l'on admire, celui qui pénètre sans scrupule les esprits pour y déceler des regrets, du ressentiment, de la vanité, mais aussi souvent de la médiocrité.

Voilà plusieurs années que Sacha s'est installé dans la clandestinité et qu'il s'est construit une nouvelle vie au cœur d'un territoire ennemi. Plus jeune, il s'était interrogé sur la finalité de sa mission – corrompre, manipuler et contrôler

ceux qui détiennent un bout de vérité, parfois sans le savoir eux-mêmes –, mais ses doutes se sont dissipés avec les années, tout comme son idéal, irrémédiablement oxydé par la chute d'un empire.

Sacha épie patiemment sa cible durant des semaines, voire des mois. Il collecte, puis assemble des morceaux de vie, des fragments de personnalité, des traces de faiblesse, telles les pièces d'un grand puzzle. Il s'imprègne de son histoire, puis, le moment venu, il provoque une rencontre. Les gens ont un besoin surprenant de se sentir écoutés, même par le premier venu. Un inconnu aimable qui distille habilement empathie et réconfort dans une existence parfois très monotone et convenue. Un ami ? Oui, Sacha est le compagnon providentiel qui sait comprendre et se rendre disponible, contrairement aux autres. Il peut passer des heures à recueillir confessions et états d'âme, à courtiser ses cibles en les flattant. Il excelle dans cet exercice, tel le boa qui caresse et enlace patiemment sa proie avant de la dévorer.

Sacha est généreux, bien sûr, et il sait comment gâter sa cible. Elle apprécie sa compagnie et elle se sent en confiance avec lui. Peu à peu, elle comprend que cet homme providentiel va lui permettre d'envisager un avenir radieux. Aux côtés de Sacha, elle se sent investie d'une mission cruciale, et entrevoit la revanche qu'elle prendra sur les injustices et le manque de considération de son entourage. Sacha est un dealer d'espérance : l'espoir est gratuit, au début tout du moins. Car il y a un moment où il faut revenir à la réalité : les bonnes tables, les courtisanes aux allures de grandes dames, les voyages sous les tropiques, les casinos, l'amitié feinte, les caresses et autres mirages de la vie ont un prix que Sacha n'oublie jamais de réclamer. Le confident change alors de visage pour devenir un usurier intraitable.

Une fois le point de non-retour franchi, la suite est moins réjouissante pour la cible. Elle n'a pas envisagé que son

nouvel ami prendrait le contrôle de sa vie, qu'elle connaîtrait le stress, l'humiliation et la peur à chaque entrevue avec lui. Elle ne s'imagine pas qu'une signature anodine sur un reçu ou une simple photo la précipitera dans un abîme de tourments sans fin. Elle ignore que Sacha sera bientôt son pire cauchemar et qu'il la videra de toute substance. Son bienfaiteur deviendra son bourreau.

Sacha est un agent clandestin des services de renseignement militaires russes, le GRU. Il n'éprouve ni regret ni remords dans cette vie qu'il n'a pas vraiment choisie.

Sloukh18 ne va plus tarder. Sacha repense à l'initiative que sa source a prise cet été, lors de la chasse menée par la Marine française en Méditerranée contre le *Severodvinsk*, le fleuron de la flotte sous-marine russe. Initiative plutôt heureuse pour les Russes, mais qui a pourtant condamné à mort le marin français. Moscou a confirmé la sentence hier soir lors de la dernière vacation chiffrée. Le zèle répété de l'officier marinier, source de suspicion, et surtout sa décision de quitter définitivement l'uniforme en font à présent un poids mort et donc une menace pour l'opération. Sloukh18 mourra bientôt.

Sacha lui a donné rendez-vous dans la petite église parisienne de Sainte-Marie des Batignolles, rue de Saussure, près des boulevards des Maréchaux. L'endroit est calme en ce début d'automne. Le clandestin russe est surpris par le style rococo de la voûte bleu ciel qui abrite une statue de la Vierge au-dessus de l'autel. Il s'interroge sur la motivation et le degré de dévotion de l'artiste qui a imaginé cette œuvre, si tant est qu'on puisse la qualifier ainsi... Il reste circonspect quant à l'excentricité de cette niche géante qu'il trouve quelque peu déplacée.

Le bruit étouffé d'une porte battante le sort de sa méditation ; il s'agit sûrement de son rendez-vous. Sacha est assis à l'extrémité de la seconde rangée de chaises en paille, une

bible ouverte entre les mains. Il a placé un marque-page pour relire le verset 2 du chapitre 13 de l'évangile selon saint Jean.

*Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, et ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, mit le comble à son amour pour eux. Pendant le souper, lorsque le diable avait déjà inspiré au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer, Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il était venu de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu...*

Sacha éprouve de la curiosité et une certaine sympathie pour Judas Iscariote, qu'il considère comme le compagnon de Jésus le plus authentique dans son comportement et son dévouement, mais aussi comme le maillon essentiel de la passion du Christ. Pour lui, l'apôtre Iscariote est le reflet le plus fidèle de la nature humaine : un savant mélange d'amour et de trahison.

Une ombre s'est approchée de Sacha.

— Tu es en retard... lance-t-il calmement à son interlocuteur sans le regarder s'asseoir à ses côtés.

— Je vous prie de m'excuser, mais vous savez, ce foutu métro est toujours en panne et...

— J'ai marché tôt ce matin pour venir jusqu'ici, ce qui a contribué au maintien de ma condition physique et à ma bonne humeur... Que tu viens d'altérer quelque peu avec ton retard.

Le marin, penaud, baisse la tête sans oser répondre. Sacha rompt le silence.

— Ce n'est pas bien grave, mon petit Christian.

Sacha se tourne enfin vers Christian Delgado avec un sourire bienveillant et lui saisit la main.

— Nos employeurs ont décidé d'accéder à ta requête. Tu peux prendre ta retraite et partir avec un pactole bien mérité.

Le visage du marin s'illumine et il sent les larmes lui monter aux yeux.

— Vous êtes si bon avec moi... Vous l'avez toujours été. Comme un père pour son fils...

Il se penche pour embrasser les mains de son voisin, mais celui-ci le retient et relève sa tête en le fixant avec une compassion feinte.

— Ton courage et ta patience sont à présent récompensés. Va en paix et regagne la Méditerranée. Tu auras de mes nouvelles très prochainement, ainsi que les instructions pour récupérer ton dû. Et n'oublie pas ton serment de discrétion.

— Comment le pourrais-je ? Vous avez ma parole et tout mon dévouement.

Le marin baisse la tête en signe de soumission.

— N'oublie pas le salut de ton âme, Christian. Tu sais qu'elle souffre...

— Elle me tourmente si souvent...

— Pars à présent, il est temps.

— Vous reverrai-je ?

— Il existe un havre de paix où nous nous retrouverons tous. Oui, Christian, nous nous reverrons sous de meilleurs cieux.

Le maître principal Delgado se lève et hésite à se retourner vers Sacha avant de se résigner et de gagner la petite porte latérale de l'église. Sacha ouvre à nouveau sa bible et reprend sa lecture.

*Jésus lui dit alors : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun des convives ne comprit le sens de cette parole. Comme Judas tenait la bourse commune, certains pensèrent que Jésus voulait lui dire d'acheter ce qu'il fallait pour la fête, ou de donner quelque chose aux pauvres. Quand Judas eut pris la bouchée, il sortit aussitôt ; il faisait nuit.*

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

TOMEK GAYRAL  
CORRECTION

ALICE MARTIN  
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

YVAN CARDONA  
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME  
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES  
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2025

